



Recherches & Travaux

76 | 2010

Écrire en temps de détresse : le roman maghrébin francophone

La France est-elle un pays francophone ?

Claude Coste



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/410>
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juillet 2010
Pagination : 91-107
ISBN : 978-2-84310-174-8
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Claude Coste, « La France est-elle un pays francophone ? », *Recherches & Travaux* [En ligne], 76 | 2010, mis en ligne le 30 janvier 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/410>

La France est-elle un pays francophone¹ ?

Du *Monde* au monde

« Pour une littérature-monde » paraît dans le journal *Le Monde* du 16 mars 2006. À l'initiative des romanciers Michel Le Bris et Jean Rouaud, quarante-quatre écrivains cosignent un manifeste très polémique pour une *world literature* en français et s'en prennent à la « francophonie » – le mot et la chose – qu'ils accusent de pratiquer une forme insidieuse de ségrégation. Quelques mois plus tard, après un vaste débat dans le même journal, auquel participent Amin Maalouf, Abdou Diouf, Alexandre Najjar, Amadou Lamine Sall, Lilyan Kesteloot, Pierre Assouline, Anna Moï²... , Gallimard publie sous le même titre un livre qui rassemble une vingtaine de contributions³. De l'article au livre, le propos est identique : la même condamnation passe peu ou prou d'un texte à l'autre, mais grâce à la diversité des approches et des expériences, le ton change, la pensée se fait plus complexe, plus contradictoire. Du manifeste, forcément réducteur, au volume plus insaisissable, le débat sur la « littérature-monde » gagne en profondeur, perd

1. Une version plus courte de ce texte est parue sous le titre « Francophonie ou littérature-monde en français ? », *Influences et enjeux des contextes plurilingues sur les textes et les discours*, P. Blanchet, A.-Y. Kara, M. Kebbas (dir.), Éditions Lambert-Lucas, 2010.

2. Le débat avait en fait commencé plus tôt : A. Moï, « Francophonie sans français », *Le Monde* du 25 novembre 2005, A. Maalouf, « Contre “la littérature francophone” », *Le Monde* du 10 mars 2006, A. Najjar, « La francophonie est une chance », *Le Monde* du 24 mars 2006, A. Diouf, « La francophonie, une réalité oubliée », *Le Monde* du 20 mars 2007, A. Lamine Sall et L. Kesteloot, « Un peu de mémoire, s'il vous plaît ! », *Le Monde* du 6 avril 2007, P. Assouline, « Quelle « littérature-monde » ? », *Le Monde* 2, 2 juin 2007...

3. *Pour une littérature-monde*, sous la direction de M. Le Bris et J. Rouaud par E. Almassy, T. Ben Jelloun, M. Condé, D. Sijie, A. Devi, Ch. Djavann, É. Glissant, J. Godbout, N. Huston, F. Kanor, D. Laferrière, M. Layaz, M. Le Bris, A. Mabanckou, A. Moï, W. Mouawad, Nimrod, E. Orner, G. Polet, Raharimanana, P. Raynal, J. Rouaud, B. Sansal, B. Svit, L. Trouillot, G. Victor, A. A. Waberi, Gallimard, 2007. La référence de page est donnée dans le corps du texte, après chaque citation, entre parenthèses.

en assurance, et la polémique assez facile des deux initiateurs laisse place à un discours beaucoup plus nuancé. C'est cette réaction un peu épidermique que l'on se propose d'analyser, afin de percevoir les enjeux, les apories et les espoirs que porte cette « littérature-monde » nouvellement née, qui, loin de tuer la « francophonie » en révèle au contraire toute la vitalité. « J'ai toujours eu envie d'argumenter mes humeurs », écrivait Roland Barthes dans *La Chambre claire*⁴. En souvenir de ce beau programme, on se propose d'analyser comment les auteurs du manifeste argumentent leur humeur – ou leur mauvaise humeur – à l'égard d'une conception qu'ils jugent caduque de la « francophonie ».

Or, ce qui frappe d'emblée dans l'association de tous ces écrivains, c'est une évidente ligne de fracture entre Jean Rouaud et Michel Le Bris, d'une part, et le reste des contributeurs, d'autre part, c'est-à-dire, non pas entre les Français et les étrangers (Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau sont français eux aussi), mais entre les deux « hexagonaux » et les autres. En effet, les articles liminaires⁵, dus aux deux instigateurs, passent le plus clair de leur temps à régler des comptes avec la modernité des années 50 et surtout le Nouveau Roman – querelle qui concerne peu les romanciers africains, malgré l'influence du structuralisme dans les universités du continent (le passage de Roland Barthes au Maroc en 1969, la formation des élites africaines à Paris imprimeront une marque certaine à la vie intellectuelle dont on ne trouve pas l'équivalent dans la production strictement littéraire). Pour les deux auteurs, la thèse est simple : occupé par des jeux purement formels, le roman français contemporain s'est détourné du réel, de l'histoire et de la volonté de dire le monde pour le décrire, le comprendre ou pour le modifier : « Qu'un roman puisse s'inspirer de choses vues et vécues, vous n'y pensez pas. C'est-à-dire : prière de ne pas y penser », écrit Jean Rouaud (p. 16-17). C'est ainsi que loin de catastrophes comme la seconde guerre mondiale, les guerres de décolonisation, le roman français et tout particulièrement le Nouveau Roman se sont étourdis de considérations méta-poétiques dont la conséquence fut de stériliser la littérature narrative :

Nulla allusion à l'arasement de la France, c'est-à-dire à l'effondrement de son système de valeurs et de sa mythologie héritée de l'Ancien Régime, pas un mot sur l'ignominie de la collaboration qui s'offre avec un zèle fougueux à l'Allemagne, sur la complicité d'un pays qui envoie à la mort des milliers de personnes, rien sur l'énormité Auschwitz et le retour des hommes squelettes, rien non plus sur ce premier geste bouton qui embrase Hiroshima. (p. 17)

4. R. Barthes, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Cahiers du cinéma-Gallimard-Seuil, 1980, p. 36.

5. J. Rouaud, « Mort d'une certaine idée », M. Le Bris « Pour une littérature-monde en français ».

À qui la faute ? Tout simplement aux éditions de Minuit et aux intellectuels sans scrupules, désireux d'assurer leur pouvoir sur les esprits :

La réduction de la littérature à de purs jeux formels sans plus de relation avec le monde n'était pas innocente, ou le fruit d'un hasard, mais relevait d'une stratégie – de prise de pouvoir. Tout est signes et système de signes, répétait le linguiste, dans les années du structuralisme triomphant – mais les signes, par définition, sont traduisibles les uns dans les autres, interchangeableables : prétendre soumettre l'espace humain à l'Empire du Signe revenait donc à vouloir des hommes traduisibles eux aussi les uns dans les autres, eux aussi interchangeableables. La théorie du signe renvoie à une pragmatique et une politique du signe, souligne Henri Meschonnic dans sa *Critique du rythme* : « celle de l'instrumentalisme, de l'État, de la raison et de la raison d'État ». (p. 46)

Récurrente dans le débat public depuis une bonne décennie, la charge ne s'embarrasse pas de nuances. Théorie du complot, sentiment de culpabilité face à l'Histoire, dénonciation des technocrates, anti-intellectualisme, tout cela constitue un magnifique florilège de lieux communs qui pourraient donner lieu à l'une de ces mythologies dont Roland Barthes a si souvent démonté les mécanismes. Pour se limiter au champ littéraire – et avant de passer à l'essentiel, cette « littérature-monde » présentée comme l'avenir de la création – on répondra seulement à tous ceux qui accusent le Nouveau Roman d'asphyxie que le champ littéraire s'est présenté entre 1950 et 1980 d'une manière infiniment plus riche et plus diverse que ne le laisse supposer un pareil lieu commun critique. À chacun de penser ce qu'il veut d'Alain Robbe-Grillet, de Nathalie Sarraute, de Claude Ollier ou de Claude Simon (le seul qui échappe à la condamnation grâce à son intérêt pour l'Histoire) ; mais il paraît bien difficile d'oublier tant d'autres écrivains qui ne correspondent pas à une vision aussi réductrice de la vie éditoriale. Les années 50 et 60 coïncident, en effet, avec la pleine maturité créatrice d'Albert Camus, de Jean Giono (le cycle du hussard), de Louis Aragon et de Raymond Queneau... Sans oublier des auteurs apparemment plus marginaux comme Marguerite Yourcenar (*Mémoires d'Hadrien*, 1951, *L'Œuvre au noir*, 1968) ou Julien Gracq (*Le Rivage des Syrtes*, 1951, *Un balcon en forêt*, 1958). Au même moment, une nouvelle génération commence à s'imposer dans le paysage français, qu'il s'agisse de Marguerite Duras, Georges-Marie Gustave Le Clézio, Georges Perec (*Les Choses*, 1960, *La Vie mode d'emploi*, 1978) ou plus jeunes encore Michel Tournier (*Vendredi ou les limbes du Pacifique*, 1967, *Le Roi des Aulnes*, 1970) et Patrick Modiano (*La Place de l'Étoile*, 1968)... Confrontés à cet éclatement du champ littéraire, l'hégémonie et l'impérialisme du Nouveau Roman constituent bel et bien un mythe ; et l'incontestable pouvoir de séduction de ce courant sur les universitaires français et américains n'a pas produit l'effet d'une bombe à neutrons dans le désert littéraire français.

Quant au fameux refus de l'Histoire dont témoignerait cette école coupée du monde et du présent, elle relève, elle aussi, d'une analyse bien rapide et surtout bien naïve. Comment, en effet, imaginer qu'une œuvre puisse surgir telle qu'en elle-même, sans relation directe ou indirecte avec le terreau qui la porte ? L'Europe d'après-guerre, ruinée par les conflits, vacillant sur ses bases idéologiques et morales, peine à restaurer une forme d'humanisme qui associe étroitement, depuis Aristote, l'homme et son action, le personnage et le *muthos*... Que l'homme fasse l'action ou que l'action fasse l'homme, c'est cette relation privilégiée que le Nouveau Roman remet en cause (même si les générations précédentes avaient largement préparé le travail). Loin de tourner le dos à l'Histoire, les différents représentants du Nouveau Roman, par la crise du récit, par l'inconsistance des personnages, par l'invasion des objets ou des choses reflètent, à leur manière qui est tout aussi enracinée qu'une autre, une société en plein désarroi, écartelée entre la perte des illusions et le bonheur de la consommation...

Après ce long règlement de compte franco-français, la question de la « francophonie » fait une entrée tardive dans l'argumentation de Jean Rouaud et Michel Le Bris, un peu comme le remède vient après le diagnostic. Quand la littérature de France perd contact avec le référent et la société, c'est aux écrivains d'Afrique, d'Amérique ou d'Asie de prendre le relais pour sauver une langue privée de tout ressort créateur :

Un monde ouvert, foisonnant, bigarré, en mouvement, demandant qu'on s'intéresse à lui, qu'on ne l'abandonne pas à lui-même, un monde en quête de récit, un monde sachant que sans récit il n'y a pas d'intelligence du monde,

écrit Jean Rouaud (p. 21). La conclusion s'impose avec force remodelant la géographie culturelle et la vieille hiérarchie entre le Nord et le Sud :

Historique, donc, ce moment : l'acte de décès d'une certaine idée de la francophonie, perçue comme un espace sur lequel la France dispenserait ses lumières au bénéfice, il faut donc le supposer, de masses encore enténébrées. La fin de cette francophonie-là, et l'émergence d'une littérature-monde en français. (p. 24)

Loin du débat très occidental autour des « modernes » et des « anti-modernes », la parole des écrivains « francophones » constate la même passation de pouvoir entre l'Europe et le monde. La plupart des auteurs s'en prennent à l'impérialisme français, à l'hégémonie culturelle qui distingue les écrivains français et les écrivains francophones, confinant ces derniers dans une réserve naturelle pour créateurs de seconde zone. Jacques Godbout dénonce la perpétuation du fait colonial, Alain Mabanckou s'en prend au poids de la « grande littérature française », à la fascination qu'éprouvent les écrivains africains pour le milieu littéraire parisien comme seul lieu de consécration ou de reconnaissance.

Avec une joyeuse véhémence, Abdourahman A. Waberi condamne le regard dépréciatif de tant de lecteurs français réduisant les littératures francophones à leur dimension documentaire – quand ce n'est pas pour les enfermer dans un aimable folklore. Enfonçant le clou, Lyonel Trouillot oppose deux littératures haïtiennes, l'une, la grande, fascinée par Paris, l'autre, la petite, engluée dans le sol natal : « Il était dit que la première parlait de la mort, de l'idéal. La seconde, des cocotiers, du terroir. » (p. 198) Afin de sortir de la dépendance et des hiérarchies abusives, il convient de trancher dans le vif pour libérer les esprits et les plumes, c'est-à-dire de séparer la langue et la terre, comme le préconise énergiquement Abdourahman A. Waberi : « il s'agit à présent de dénouer le nœud gordien qui englobe tout à la fois la langue, la « race » et la nation françaises » (p. 72). La conséquence ne se fait pas attendre : « Il s'agit de mettre en évidence que la littérature de France n'est qu'un îlot qui bruit, psalmodie et crée en français au milieu d'un archipel de langue française. » (p. 72) C'est le même Waberi qui cite la rhétorique embarrassée du Centre national du livre :

Anna Moï a beau écrire en langue française, ses origines vietnamiennes font d'elle un écrivain francophone. C'est d'ailleurs à ce titre qu'elle a été invitée au dernier Salon du livre de Paris dédié à la francophonie. Pourtant, puisqu'elle écrit dans la même langue que Philippe Sollers, Amélie Nothomb ou Olivier Rolin, Anna Moï est bien un écrivain français [...].

Et l'écrivain djiboutien de boire du petit-lait – on le comprend – pointant avec malice les errances terminologiques d'organismes officiels qui ne savent plus vraiment à quel saint francophone se vouer ! Reste encore à regretter la frilosité des universités françaises, engoncées dans une tradition glorieuse mais poussiéreuse, et à se tourner vers les universités américaines ou canadiennes beaucoup plus accueillantes à l'égard du renouvellement de la production littéraire en français... On laissera la conclusion à Ananda Devi : elle imagine une tour repliée sur elle-même, dans laquelle il n'est pas difficile de lire une allégorie de la France coupée du monde et perdue dans une sorte de contemplation narcissique de son passé glorieux :

Ne comprenez-vous pas qu'ainsi enfermés dans votre tour, vous devenez aussi arides que la pierre, que vos cœurs de granite n'enfanteront plus de chants, que vous vivez le visage tourné vers les ombres et ainsi n'entendez-vous plus que les ombres des mots et non leur chair ? (p. 147)

L'âge ingrat

Toutes ces accusations, c'est certain, comportent une part – et une part non négligeable – de vérité. Une grande partie des Français ignore à peu près tout du fait francophone au point de s'étonner d'entendre encore parler français au Maghreb. Les universitaires de ce pays n'ont pas tous lu les grands classiques de la littérature africaine (on connaît mieux Claude Simon que Kateb Yacine, *La Route des Flandres* que *Nedjma*...) et les départements de lettres accordent souvent une part réduite aux productions non européennes : la découverte des étudiants dépend moins des programmes généraux que de la bonne volonté de quelques enseignants-chercheurs... Si nous n'en sommes plus au désert des années 70, malgré les progrès effectués en trente ans, la connaissance des littératures francophones n'est pas encore banalisée. Mais la raison n'est pas forcément à chercher du côté du mépris, de la condescendance ou du nationalisme; on accusera plutôt le poids des habitudes, les pesanteurs institutionnelles, la difficulté de trouver des spécialistes de qualité et tout simplement une forme d'orgueil national qui, pour ne pas être spécifiquement française, n'en existe pas moins comme un frein à la découverte...

Pourtant, même en faisant la part des choses et en prenant pleinement la mesure de la provocation (il y a une jubilation ludique dans l'écriture d'Abdourahman A. Waberi !), la situation ne semble pas justifier une charge aussi lourde. Comme on l'a signalé, si le manifeste frappe simple et fort, le livre apparaît comme beaucoup plus nuancé et les attaques les plus vives cohabitent avec une complexité de pensée qui montre bien la double nécessité de la polémique et de son dépassement. Pour engager le débat avec les seules armes qui valent, c'est-à-dire des arguments, on est frappé par la méconnaissance, réelle ou feinte, dont témoignent bon nombre d'analyses : les réalités culturelles sont réduites à de purs phénomènes d'appareil, à de simples controverses idéologiques, coupées des réalités socio-économiques, c'est-à-dire de ce « réel » dont les signataires faisaient pourtant l'objet même de la littérature... Une comparaison va permettre d'éclairer la situation. D'une certaine manière, le monde francophone et le monde anglophone se ressemblent : d'un côté comme de l'autre, on est confronté à une langue d'abord européenne (l'anglais, le français) qui se diffuse dans le monde au gré de l'histoire économique et politique, la colonisation jouant un rôle capital mais non exclusif. D'un côté comme de l'autre, on distingue un ensemble de pays occidentaux (France, Belgique, Suisse, Canada; Grande-Bretagne, États-Unis, Australie...) et un ensemble de pays où l'anglais et le français sont langues maternelles, officielles ou secondes (Maghreb, Afrique de l'Ouest... ;

Inde, Nigeria, Afrique du sud...) Mais, si les points communs justifient le rapprochement entre les deux aires culturelles, de profondes différences s'imposent dont très peu d'écrivains font état. En effet, si une puissance-mère comme la Grande-Bretagne doit compter, dans le camp occidental, avec de solides concurrents comme les États-Unis ou le Canada, souvent plus puissants que l'ancienne métropole, le monde francophone occidental n'oppose guère de concurrents à la présence française. Ni le Québec, ni la Wallonie ou le Luxembourg, ni la Suisse romande, régions dont le dynamisme culturel, la prospérité sont indéniables, ne peuvent par leur population ou leur richesse équilibrer le poids que représentent la population et l'économie françaises. Pour poursuivre la comparaison entre les deux grands ensembles linguistiques, le même déséquilibre se confirme dans le champ des pays non occidentaux. À la puissance de la Grande-Bretagne et même des États-Unis, le Nigeria et l'Afrique du Sud, sans parler du Pakistan, apportent un contrepoids certain, au point que la plus grande puissance anglophone du monde, au XXI^e siècle, sera sans doute l'Inde, loin devant l'ancienne puissance coloniale – comme le Brésil a dès à présent largement dépassé le Portugal... Du côté francophone, ni le Zaïre, ni l'Algérie, pays aux très riches potentialités, ni aucun autre pays ne sont en mesure, à court ou à moyen termes, de concurrencer la présence française. Pourquoi rappeler de telles évidences ? précisément parce que ces évidences n'en sont pas pour des écrivains qui les ignorent – ou feignent de les ignorer, confondant l'hégémonie et l'hégémonisme français...

Pour reprendre le reproche d'Alain Mabanckou à l'égard des écrivains qui rêvent d'une reconnaissance parisienne, on répondra un peu crûment qu'aucune capitale africaine – y compris Tunis – n'a pour l'instant les moyens économiques, logistiques, et démographiques nécessaires pour contrebalancer l'attraction de la capitale française. Si Montréal, Bruxelles ou Genève frappent par leur vie intellectuelle, si la reconnaissance peut venir de tout lieu, force est de constater que dans le monde de la littérature francophone, les grands éditeurs, et surtout la masse des lecteurs, se trouvent en France... Boualem Sansal, édité chez Gallimard et mal-aimé dans son pays l'Algérie, Maïssa Bey, éditée à la fois, à Alger, chez Barzakh et aux Éditions de l'Aube, Yasmina Khadra, lui-même, malgré la reconnaissance que lui vouent les milieux officiels algériens, trouvent l'essentiel de leur réception en dehors de l'Afrique. L'attention que manifestent les campus américains pour les littératures francophones témoigne de la qualité de ces créations. Mais la diffusion de telles œuvres reste la plupart du temps limitée à des lieux très circonscrits, qui sont comme des îlots dans un paysage américain dominé par la culture de masse et la production nationale. Bien plus, le nombre très restreint des francophones outre-Atlantique impose une politique de traduction qui accroit,

certes, le nombre des lecteurs, mais exclut un contact direct avec le texte et sa langue. Une fois encore – et cette remarque ne relève d’aucune forme d’orgueil ou de chauvinisme – c’est en France que tout écrivain francophone trouvera le pouvoir d’achat, le réseau de librairies, la presse et la réception qu’il peut légitimement espérer. Ces réalités bêtement économiques n’apparaissent quasiment jamais chez les auteurs du manifeste, moins par aveuglement que par tactique ou par provocation. Quand Abdourahman A. Waberi réduit la France à une île au beau milieu d’un archipel, il oublie que toutes les îles n’ont pas forcément la même superficie... Ou plutôt, il s’amuse à faire semblant de l’oublier. En effet, tout éditeur mérite qu’on l’encourage et l’on peut se faire publier, et bien publier, partout dans le monde. Mais parallèlement à cette position de principe à laquelle chacun souscrita, toutes les maisons d’édition n’ont pas le même rayonnement, c’est-à-dire la même expérience, le même catalogue et la même puissance de diffusion. Djiboutien installé en France, Abdourahman A. Waberi publie ses romans chez Gallimard qui n’est pas, on en conviendra, le plus obscur des éditeurs français – comme Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau et tant d’autres d’ailleurs. Il est des signes plus évidents de mépris que la cohabitation avec Proust, Gide et Céline dans la collection blanche...

Plus équilibré dans son jugement, le Tchadien Nimrod sait faire la différence entre une France politiquement arrogante et une nation plus généreuse sur le plan culturel qu’on veut bien parfois le dire : « Il est un territoire que j’aime particulièrement en France : il s’appelle *la littérature*. » (p. 227) Posé ce lien affectif, l’écrivain ne néglige pas les réalités économiques : « Un pays, ça existe économiquement. » Et de poursuivre ainsi :

Or, non seulement la littérature africaine de langue française est née en France (à l’ombre de la Sorbonne et des universités de province) grâce à l’enthousiasme et aux talents d’étudiants (de Senghor à Fatou Diome, en passant par Mongo Beti : les exceptions sont rares), mais c’est toujours en France que son marché est – et de loin – le plus viable. Les Étonnants Voyageurs⁶ de Bamako, tout le monde le sait, s’ébranlent de Rennes... Je serais bien tenté de dire que la générosité française en matière littéraire est celle que l’on devrait suspecter le moins. En tout cas, je lui fais volontiers des éloges. (p. 228)

La conclusion de l’article se veut confiante dans l’avenir de toutes ces nations encore jeunes :

« [...] nous écrivons pour des pays qui n’existent pas encore, nous écrivons une littérature pour un lectorat national à venir... En vérité, la France assure à notre égard un mécénat qui en vaut un autre. Si des artistes peuvent en mourir, c’est qu’ils seraient morts aussi de bien d’autres causes [...] » (p. 228).

6. Rencontre d’écrivains organisée par Michel Le Bris, à Rennes et à Bamako.

Cette force économique et démographique engage fortement la plus grande île de l'archipel. À la France donc de faire face à son propre pouvoir, sans céder à la volonté de dominer, ni à la condescendance du puissant. À la France d'animer la francophonie en résistant aux vertiges de l'hégémonie. Exerçant une vigilance salutaire, les écrivains du manifeste s'en prennent à l'organisation des pays francophones selon un principe strictement politique qui divise l'ensemble en deux grands espaces : la France d'un côté et le reste du monde francophone de l'autre – y compris la Belgique et la Suisse. À l'identité de la France, on oppose donc la masse plus ou moins confuse d'écrivains algériens ou tunisiens, sénégalais ou malgaches, canadiens ou suisses. La francophonie comme principe de classification et de hiérarchisation ? C'est le constat souvent sévère opéré par bon nombre de commentateurs. Et il est vrai, une fois encore, que cette classification bipartite appelle des critiques légitimes. Classifier, c'est penser et penser, c'est aussi évaluer, hiérarchiser sous le couvert d'une simple mise en ordre et d'une présentation pratique. L'organisation des bibliothèques est à cet égard très significative. Où placer Emil Cioran, Édouard Glissant, Albert Simenon et Ferdinand Ramuz ? La consultation des fichiers et des rayonnages révèle – mais en moins ridicule – le même flottement que le Centre national du livre. Il n'est pas rare de voir Emil Cioran directement classé dans la littérature française, quand Albert Simenon qui a pourtant vécu en France ou Charles-Ferdinand Ramuz qui vivait à quelques kilomètres de la frontière, figurent dans le rayon des « littératures francophones ». Pourtant facile à organiser, le classement par nationalités aurait dû conduire Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau tout près d'André Gide et Jean Giraudoux pour le premier, entre André Chamson et René Char pour le second. Or, force est de constater qu'on les trouve souvent relégués dans la « littérature francophone » ou dans une sous-section consacrée aux Antilles, aux côtés de Lyonel Trouillot (de nationalité haïtienne) et parfois d'écrivains anglophones et hispanophones de la Caraïbe...

Doit-on pour autant crier au racisme latent ou à un sentiment de supériorité à l'égard des écrivains « de couleur » que l'on rassemble dans des réserves comme on met les pestiférés en quarantaine ? Il ne s'agit pas de nier l'évidence : on trouve encore en France des gens qui ont du mal à oublier la colonisation et « son rôle positif », à considérer les « francophones » comme de véritables créateurs au même titre que les écrivains nationaux – comme autrefois on avait du mal, non à imaginer une femme écrivain (les romancières mondaines bénéficiaient d'une vraie reconnaissance), mais une femme véritablement créatrice. Pourtant s'il est parfois pertinent d'analyser la « francophonie » comme un ghetto constitué par la France, on aurait bien tort de réduire cette séparation à un simple phénomène d'exclusion. Aucun des

signataires du manifeste ne signale cette réalité; et pourtant, la séparation entre la France et la « francophonie », les écrivains français et les écrivains étrangers, relève autant des seconds que des premiers. En d'autres termes, le champ « francophone », au sens restreint du terme, s'est souvent caractérisé par une volonté d'indépendance – et tout particulièrement chez les théoriciens des études postcoloniales et du multiculturalisme. En d'autres termes encore, intellectuels et écrivains ont souvent joué la « francophonie » contre la France, cherchant à constituer un champ de savoir, un domaine culturel cohérent que l'on pouvait opposer à la toute puissance de la littérature française. Portées par des revendications identitaires très légitimes, les « minorités » se sont emparées d'une notion pour faire entendre une voix contre la culture dominante, c'est-à-dire la culture européenne.

C'est particulièrement vrai sur les campus anglo-saxons où les études françaises accordent une place très importante aux écrivains « francophones », valorisant le xx^e siècle au détriment des siècles précédents. Il ne s'agit nullement de condamner ces choix et ces nouvelles hiérarchies. Tout enseignement repose sur des valeurs, des faveurs et des renoncements; rien n'oblige à préférer Claude Simon à Kateb Yacine, le grand roman du xix^e aux romanciers algériens des années 90 : on ne peut tout étudier et les programmes sont là pour tracer des lignes directrices et dégager des urgences. Mais il faut assumer pleinement ses choix et, pour reprendre la métaphore d'Ananda Devi, ne pas confondre le ghetto de l'exclusion et la tour du repli... Bref, en jouant la géographie contre l'histoire, la synchronie contre la diachronie, les cultures minoritaires contre les cultures majoritaires, on a donné à la « francophonie » une autonomie d'existence qui ne devait plus rien à la volonté ségrégationniste des intellectuels et des universitaires français. Pour s'en tenir à seul exemple, le mouvement créoliste autour d'Édouard Glissant puis de Patrick Chamoiseau et de Raphaël Confiant s'est largement construit contre la France ou du moins contre cette culture française métropolitaine que symbolisent l'Académie française et le jacobinisme... Si les libraires classent encore ces écrivains à part, dans les rayonnages destinés aux Antilles ou à la Caraïbe, c'est qu'un lectorat constitue lui-même ces auteurs comme un ensemble autonome, détaché de la culture métropolitaine et par là même soucieux d'affirmer son irréductible singularité. Conçue comme une arme contre le néocolonialisme ou l'impérialisme français, cette « francophonie » de combat est passée sous silence par les signataires du manifeste, préférant faire porter à la France la responsabilité entière d'une telle situation. Seul Boualem Sansal, avec l'humour qui le caractérise, s'amuse à dénoncer les excès et les ridicules d'une position militante qui flirte avec la caricature. Après avoir regretté le caractère bien trop corseté de la langue française, il change de cible pour s'en prendre aux phrases toutes faites, aux lieux communs des rebelles

de la « francophonie » : « Nous les francophones, nous devrions abandonner le français et retourner à nos chères langues ancestrales. » (p. 170) ; « Le français appartient aux francophones, et plus du tout aux Français. » (p. 170) ; « Les Français nous utilisent pour faire leur business et ruiner nos pays d'origine. Les critères de sélection du Goncourt et de l'Académie française n'auraient que ce but : prendre les meilleurs. » (p. 170)

Comme il convient de le rappeler, le manifeste du *Monde* et le livre qui lui a donné corps et souffle, est publié en France par un éditeur français pour un lectorat français. C'est donc bien avant tout un dialogue avec ce lectorat que les auteurs veulent instaurer afin de rappeler la France à ses devoirs d'ouverture et de générosité. Faut-il y voir une prise de risque, une entreprise audacieuse pour jouer son va-tout et faire réagir le lectorat à tout prix ? La réponse n'est pas nécessairement affirmative. S'il existe une France nostalgique d'un passé brillant et dominateur, on ne doit pas pour autant négliger l'état d'esprit dominant d'un pays, ou du moins de sa classe moyenne intellectuelle, hantée par la peur de cautionner une nouvelle forme de colonialisme. Les condamnations bien venues de la « Françafrique », le souci légitime de lutter contre les discriminations et l'exploitation du tiers-monde ont entraîné une grande méfiance à l'égard de tout ce qui pourrait rappeler les relations passées. Le fait francophone lui-même pâtit de ce « long sanglot de l'homme blanc ». Si la France ignore trop souvent la francophonie, ce n'est pas seulement par dédain ou par paresse, mais par adhésion à la « déclinologie » ambiante et par peur de tout impérialisme. Ivre de repentance, la France intellectuelle du début du XXI^e siècle néglige sa langue par peur de l'imposer. Autrement dit, les sévères critiques assénées par les signataires du manifeste utilisent une arme qui ne risque pas vraiment de heurter le « vraisemblable » de l'époque. Franz Fanon, dans un livre célèbre, *Peau noire, masques blancs*, s'en prenait à la frange francisée des colonisés qui redoublaient de zèle pour ressembler au colonisateur. D'une époque à l'autre, la situation paraît totalement différente. Mais ne s'agit-il pas au fond d'une attitude très semblable ? Écrivant pour des Français, publiés chez Gallimard, très conscients de l'auto-dénigrement dont sont capables les élites de ce pays, nombre de signataires servent le fiel qu'on attend qu'ils servent... Quand Abdourahman A. Waberi s'en prend aux ridicules et aux injustices des Français, il sait très bien quel jeu il joue.

Moins brillant et plus franc du collier, Dany Laferrière prend la distance nécessaire avec le discours de l'ancien maître comme avec celui du rebelle :

J'ai perdu trop de temps à commenter le fait que j'écris en français. Et à débattre du fait que ce ne soit pas ma langue maternelle. Finalement, tout cela me paraît aujourd'hui assez théorique, et même un brin ridicule. Cette langue française s'est

infiltrée dans les neurones, et son chant rythme mon sang. Je pourrais reconnaître sa cadence dans une ruelle obscure de Bornéo. Autrefois, je n'aurais jamais admis une telle vérité par peur de découvrir en moi le colonisé. Mais le colonisé, je peux le dire, c'est celui qui ne se voit ni ne s'entend. Il se nourrit de mensonges. Sa vie est une fonction. À plus de cinquante ans, il est temps que je mette un peu d'ordre dans ce grenier rempli d'idéologies ringardes qu'est mon esprit. (p. 87)

En effet, ces « idéologies ringardes » risquent de coûter cher au mouvement francophone lui-même. À moins de militer, non pour une francophonie littéraire dominée par la France ou débarrassée d'elle, mais pour une « littérature-monde » en français – dont la réalité reste encore à définir.

La « littérature-monde » : entre réalité et fiction

Et si tout simplement la « littérature-monde » était le dernier avatar de l'universalisme ? C'est du moins ce que propose Nimrod commençant par citer Edmond Jabès : « Chacun attend de l'autre ce qui l'éveillera à lui-même. » et l'interprétant ainsi : « Une littérature qui traduit une semblable vérité gagne, à tous coups, son ticket pour l'universel – terme dont on usait avant l'invention de "littérature-monde". » (p. 233) Mais quel que soit le renouvellement du signifiant, le signifié reste tout aussi difficile à saisir. Quand peut-on déterminer qu'il y a « universalité » ou « littérature-monde » ? quand une littérature parvient-elle à coïncider avec le monde et l'univers ? La question n'est pas neuve et la réponse, difficile, passe le plus souvent par une sorte de « théologie négative » qui préfère déterminer « ce qui n'est pas » à défaut de définir « ce qui est⁷ ». Or, sur ce point, les écrivains signataires se mettent d'accord pour refuser tout ce qui enferme la littérature entre les quatre murs du « déjà fait ». Ce qui est visé, c'est à la fois l'enfermement dans la communauté, la tyrannie de la nation, la banalité des stéréotypes ou de l'exotisme... Toutes ces variations d'un même refus renvoient à une condamnation commune de l'essentialisme qui fige l'identité dans les carcans d'une authenticité immuable, donnée une fois pour toutes et éternellement vierge sous les griffes de l'histoire. Une telle position constitue sans doute l'apport majeur du manifeste des écrivains, marquant une véritable rupture tant avec la vision française, soupçonnée de néocolonialisme déguisé, qu'avec le militantisme tiers-mondiste des générations précédentes. Gary Victor

7. Cette question de la « littérature-monde » s'inscrit, bien sûr, dans un débat très ancien... Je renvoie à l'article d'Étiemble « Faut-il réviser la notion de *Weltliteratur* ? » dans ses *Essais de littérature (vraiment) générale*, 1974, où est défendue l'existence d'invariants universels... Un récent collectif aborde cette question de front : *Où est la littérature mondiale ?*, Chr. Pradeau et T. Samoyault (dir.), Presses universitaires de Vincennes, 2006.

raconte avec humour comment, lors d'une conférence, un vieux monsieur l'a pris à partie pour lui reprocher de ne pas écrire une véritable littérature africaine. Nimrod reprend les mêmes doléances quand il brosse le portrait du romancier africain selon les stéréotypes occidentaux :

Et que dire de l'écrivain africain ? Tout se passe comme s'il devait produire une littérature exotique destinée aux Européens et à lui-même, ce qui revient à vouer à la nostalgie une Afrique qui a disparu voilà longtemps. Et ce par voies et faits d'une production qui se veut authentiquement africaine. Avec des filles excisées, des mariages forcés, le tout dans un cadre de préférence villageois : c'est là que les Africains sont authentiques. (p. 223)

Diversifiant les cibles, la plupart des écrivains signataires opposent la même résistance à une autre forme d'enfermement venant cette fois-ci des Africains. Nimrod refuse avec force tout retour au passé, aux langues ancestrales, aux coutumes, exprimant sa méfiance à l'égard de l'«authenticité» (p. 220). Très conscient des dangers d'une histoire essentialisée, d'une sacralisation des luttes anti-coloniales et anti-impérialistes, Alain Mabanckou revendique une totale indépendance à l'égard des mots d'ordre que la génération précédente destinait à l'écrivain africain : «on lui aura pendant longtemps expliqué que la littérature était une rébellion qui ne pouvait prendre sa source que dans la communauté» (p. 62-63). Dans une autre ère culturelle comme les Antilles, la «littérature-monde», au delà de son imprécision notionnelle, se présente ainsi, parfois, comme la remise en cause du créolisme, qui avait lui-même bataillé contre la «Négritude» des années 50. Après le «retour au pays natal», après les revendications d'un Édouard Glissant pour la liberté linguistique, Maryse Condé refuse de se laisser enfermer dans l'africanité, le tout-créole et l'exaltation d'«un monde noir» qui n'a pas d'autre réalité que la couleur de la peau.

D'accord pour échapper aux stéréotypes et aux diktats, c'est-à-dire pour pratiquer une théologie négative de la «littérature-monde», les écrivains signataires ont, par contre, beaucoup de mal à s'entendre sur une définition commune de l'universalité, ou plutôt sur les moyens de déterminer et réaliser ce qui est universel. L'unicité du point de vue éclate : rendu à sa singularité, chaque écrivain propose ainsi sa propre solution. Pour Grégoire Polet, il s'agira de réactiver le mythe «de la grande famille des hommes» dont Barthes s'était moqué dans les *Mythologies* : «l'humanité, qu'elle le veuille ou non et bien qu'elle soit capable de la nier violemment, forme une seule et même famille, immense» (p. 129). On peut, certes, se moquer de ce genre d'affirmation, mais en même temps, n'y a-t-il pas, comme dans toutes les banalités et les lieux communs, une part de vérité ? Comme le rappelle Nancy Huston : «les choses importantes ne sont-elles pas les mêmes pour tous, l'amour, la

douleur, le passage du temps, la quête du sens» (p. 159)? Ou encore à propos de Beckett : « Ses personnages ne furent plus irlandais, mais ils ne devinrent pas français pour autant, ils devinrent humains, trop humains, comme nous tous, c'est-à-dire faibles et découragés. » (p. 156) Il n'est pas absurde de poser une humanité commune, un dénominateur même infime qui permet le dialogue entre les hommes et les cultures. Mais, ce qui importe, comme le rappelle Roland Barthes, c'est la manière particulière dont chaque culture et chaque individu vit ces catégories générales en leur donnant à la fois un contenu et un sens. Bien plus, avec cette « grande famille des hommes », l'universalité de la littérature est une donnée de fait, qui n'appelle aucune recherche (tout est donné) et aucune exception (personne n'y échappe). Si l'homme est homme, tout ce qu'il fait se donne d'emblée comme humain et comme universel ; et dans ce cas à quoi bon revendiquer pour une « littérature-monde » dont l'existence est aussi indubitable que la joie ou la tristesse ?

À l'opposé de ce recours à la nature ou à la condition humaines, quelques auteurs opposent une autre forme d'universalisme fondée sur l'art comme expression de la singularité. Michel Layaz puis Esther Orner citent l'un et l'autre la célèbre phrase de Proust sur la littérature : « Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. » (p. 277, 283) De même quand Brina Svit affirme que « les écrivains appartiennent à la littérature. » (p. 256), c'est la création artistique en tant que telle qui, dans un même mouvement, assure la différence entre chaque créateur renvoyé à son intraitable individualité et les retrouvailles de tous les écrivains dans une même passion pour les mots. Par une sorte d'ironie involontaire, ce culte de la littérature comme expression du « moi profond », comme réinvention d'une langue opposée à « l'éternel reportage », comme exaltation de la *sémiosis* plutôt que de la *mimèsis*, appartient à une tradition romantique et moderne qui, de l'*Atheneum* aux théories de Maurice Blanchot, conduit à cet autotélisme de la littérature que Jean Rouaud et Michel Le Bris critiquaient pour son mépris souverain de l'histoire, du récit et du référent. Mais ce très proustien éloge de la littérature comme forme supérieure de l'universalité n'apparaît que de façon sporadique dans le recueil-manifeste. La grande famille des hommes ou des écrivains ne permet pas vraiment de donner forme intelligible à cette « littérature-monde » qui oscille entre le concept, le rêve et l'utopie...

C'est peut-être Gary Victor qui exprime avec le plus de lucidité les limites d'une quête collective qui peine à faire entendre un discours cohérent sur la question :

Je ne sais pas ce que c'est qu'une littérature-monde. Je ne sais non plus ce que c'est que la littérature française, américaine ou haïtienne. Donner une nationalité au sens strict à la création, c'est la fossiliser, l'exclure de certains lieux et l'empêcher de

déployer librement ses ailes. Je ne connais que des écrivains qui ont écrit sur ce qu'ils ont vécu, qui ont passé leur vie à traquer quelque chose que souvent ils n'arrivaient même pas à définir. (p. 315)

En prenant du champ à la fois avec les enfermements nationaux et avec un universalisme sans consistance, Gary Victor propose une solution que synthétise le seul mot de « vécu »... De quoi parle un écrivain, en effet ? de ce qu'il vit, de ce qu'il a vécu ou de ce qu'il rêve de vivre... Quant à l'imagination, nous savons bien, depuis Descartes, qu'elle vit de la combinaison originale d'éléments empruntés au réel, qu'incapable de créer *ex nihilo*, elle a besoin, elle aussi, du « vécu » pour exister... Reste alors à espérer, avec Alain Mabanckou, que de ce « vécu » qui légitime l'écrivain naîtra cet universel imprévisible et tant espéré :

Je suis conscient et plus que convaincu que c'est en partant du « local » qu'on atteint le monde, l'*universel*, que le Larousse définit comme « ce qui concerne l'Univers, le Cosmos », « ce qui s'étend sur toute la surface de la Terre », « ce qui embrasse la totalité des êtres et de choses . » (p. 63)

Même ambition, à la fois pleine d'orgueil et de modestie, que Lyonel Trouillot formule sur un ton à peine plus discret :

Les littératures, dans leur saisie du référent, ne disent que des parcelles du monde, sa fragmentation [...] Dire que les littératures ne disent que des parcelles du monde n'est pas nier la belle tentation qu'a l'écriture de dire l'humain⁸. (p. 202)

Version mineure de l'universel, moins agressive qu'il y paraît au premier abord dans son attaque assez tactique contre la « francophonie », la « littérature-monde » appelle une reconnaissance de la diversité des expériences, des parcours et des relations culturelles. Si le « vécu » (au sens le plus large possible) fait l'écrivain, ce « vécu » n'est jamais réductible à un modèle dominant, qu'il soit dicté par la France, la négritude ou le créolisme... On relève donc une grande richesse de ces « vécus », qui ont tous vocation à enrichir une « francophonie » rénovée, dans laquelle la France figurera avec son apport propre. L'expérience de Nancy Huston, à la fois singulière par son cheminement et exemplaire comme condensation de tant d'expériences partagées par d'autres, symbolise ce nouvel état de la littérature mondiale :

La lâcheté de mes attaches originelles, à laquelle est venu s'ajouter mon exil choisi, me permet de me glisser dans la peau de tout le monde et de n'importe qui. J'aime qu'il y ait des écrivains enracinés, et d'autres divisés, et d'autre encore, multiples. (p. 153)

8. « Certes, il ne s'agit pas de proposer une littérature de rêve, encore moins de décréter que la seule création qui vaille est celle qui éloigne de son propre univers, exalte un ailleurs lointain pour finir par s'autodétruire à force de ne pas avoir un point d'ancrage. Nous risquons alors de réveiller les vieux démons de l'exotisme. » (L. Trouillot, p. 65.)

La « littérature-monde » regroupe ainsi des écrivains dont le parcours n'est réductible à aucun autre. Si Boualem Sansal écrit au cœur d'une Algérie qui lui fait mal et qu'il aime malgré tout, Abdourahman A. Waberi quitte Djibouti à vingt ans pour suivre des études à Caen, s'établir par la suite en Normandie et résider actuellement à Berlin, comme boursier du *Berliner Künstlerprogramm*. Plus que tout autres, les écrivains expatriés, souvent établis en France ou au Canada (Dany Laferrière), revendiquent le droit d'écrire ce qui leur chante, dans la nostalgie ou l'éloignement du pays natal, selon le cheminement propre de leur « vécu » transfiguré par l'imagination...

Cette diversité s'inscrit, bien sûr, sur un fond dominé par la mondialisation et le métissage, deux réalités économiques et culturelles qui s'équilibrent, se régulent l'une l'autre. Michel Le Bris a bien raison de prendre acte d'une incontestable occidentalisation du monde :

Nous avons décidé de placer au cœur du festival une quarantaine de jeunes auteurs du monde entier, parmi les plus talentueux, pour mieux distinguer les lignes de force, les différences et les similitudes, les thèmes récurrents, s'il y en avait, de cette littérature mondiale. L'évidence s'imposa très vite, avec une force qui nous surprit, et qui me fit conclure, au grand dam de quelques intégristes, et altermondialistes, que l'occidentalisation monde était faite. (p. 39)

Inversement, les écrivains dits « francophones » insistent sur le métissage, né souvent de l'immigration, qui joue comme contrepoids à l'extraordinaire expansion occidentale des deux derniers siècles. Dans ce kaléidoscope, il convient également de faire à la nation la place qui lui revient au delà de tout jugement de valeur. Le monde anglophone s'appréhende tantôt comme un *commonwealth*, tantôt comme une mosaïque de cultures différentes dont l'ancrage national est loin d'être estompé : au delà de la langue, on distingue encore la littérature anglaise, la littérature américaine ou la littérature nigériane. C'est Nimrod qui note avec justesse cette résistance de la nation comme référence identitaire, cadre parmi d'autres d'un « vécu » dont on espère qu'il continuera à atteindre l'universalité tant fantasmée :

Quelle que soit la race d'écrivains dont on procède, on n'écrit jamais que pour un pays, une nation, quelle que soit la portée universelle de notre œuvre. La littérature française n'est grande que parce que, à tort ou à raison, elle incarne la France. (p. 227)

Cette permanence de la nation, à la fois comme présent et comme histoire, contribue ainsi à expliquer les retards de l'université française dans l'enseignement des « francophonies ». La valorisation de la littérature nationale en France vaut comme révélateur de l'ancienneté de cette littérature qui naît au XII^e siècle et par conséquent, de la conception historique que l'on se fait de la culture : il serait en effet impensable de former un étudiant de lettres

sans lui parler de Chrétien de Troyes, Rabelais et Montaigne, des grands classiques du XVII^e siècle, du siècle des Lumières, du grand roman du XIX^e siècle... Le recrutement des enseignants-chercheurs reste encore largement lié à une spécialisation par siècles ou par périodes, ce qui, de fait, relativise la part du XX^e siècle et dans le XX^e siècle la part des jeunes littératures francophones... On ne peut tout enseigner : il faut faire des choix et nul critère ne peut passer pour objectif et absolu. Mais le « vécu » des Français, c'est aussi la totalité d'une histoire qui doit s'ouvrir au monde sans renoncer à elle-même.

Souvent injustes ou bons stratèges, les écrivains du manifeste témoignent de la diversité des écrivains francophones aujourd'hui. Aux ancrages nationaux toujours vivaces et créatifs, s'ajoutent de nouvelles formes de « vécu » qui accompagnent le nomadisme de certaines élites ou les bouleversements de l'histoire, heureuse ou malheureuse. Réserve créée par la France ou ghetto institué contre elle, la « francophonie » doit abolir les frontières « impossibles » qui placent la France d'un côté, la Suisse romande et le Congo de l'autre... N'est-il pas temps de penser une francophonie globale, s'étendant à tous les pays francophones sans exception ? En même temps, à l'intérieur de ce vaste ensemble, la définition d'espaces géographiques particuliers (francophonies européenne, méditerranéenne, subsaharienne, américaine, caraïbe...) permet de prendre en compte des réalités culturelles, plus cohérentes que le découpage opéré par le passeport et la nationalité... Et au cœur de cet ensemble ou de ces sous-ensembles, toutes les associations, toutes les mises en relation sont possibles : à chacun, écrivain, universitaire, à tout individu, de jouer les rapprochements, les confrontations, de choisir un projet intellectuel singulier : la langue maternelle, le bilinguisme, les échanges culturels, la mythologie, les formes théâtrales, le discours amoureux, la versification, la didactique... Les sujets ne manquent pas... Puisqu'il est toujours préférable d'associer que d'exclure, gardons la « francophonie » – le mot et la chose. Écrivons-la au singulier et au pluriel, offerte à une multitude de combinaisons toujours à réinventer.